Persee

Denys Lombard

Le Campa vu du sud

In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 76, 1987. pp. 311-317.

Citer ce document / Cite this document :

Lombard Denys. Le Campa vu du sud. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 76, 1987. pp. 311-317.

doi : 10.3406/befeo.1987.1728

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/befeo_0336-1519_1987_num_76_1_1728

BY: creative commons

LE CAMPA VU DU SUD*

PAR

DENYS LOMBARD

Des liens à coup sûr très anciens ont uni les côtes du Campa, c'est-à-dire celles de l'actuel Viêtnam, à plusieurs des îles de l'Archipel insulindien. Bien que les préhistoriens soient encore loin de pouvoir coordonner de façon satisfaisante tous les sites découverts en Asie du Sud-est et qu'il faille se méfier de la théorie des «migrations», mise un temps à l'honneur par Heine-Geldern, il est clair, si l'on se situe à très grande échelle, que ces côtes qui seront celles du Campa se sont trouvées sur la route de la technique du bronze, qui va de la Chine du nord jusqu'aux îles Kai, en passant par les importants relais du Yunnan et du Tonkin[1]. Les fameux tambours «dongsoniens», retrouvés en Péninsule malaise, à Sumatra sud, à Java, à Bali, à Sumbawa, à Salayar, sont comme autant de témoins muets de ces antiques contacts. Nous saisissons grâce à eux les linéaments d'un antique réseau dont les routes se sont perpétuées à l'époque historique.

Or il y a de bonnes raisons de penser que ce réseau maritime était, en partie au moins, contrôlé par des populations nousantariennes, les ancêtres de ces Kun-lun dont nous parlerons les textes chinois au IIIème s[2]. Les linguistes et les épigraphistes nous confirment en effet la présence, dès l'aube de l'«histoire», d'une langue austronésienne, en plein cœur de ce qui sera l'«Indochine». L'inscription de Dông-yên châu (au sud de la baie de Tourane), qui est la plus ancienne en langue came, date du IVème s. de notre ère[3]; elle est donc – et le fait mérite qu'on y songe – de trois siècles antérieure à la plus ancienne inscription en vieux malais trouvée à Sumatra (683 E.C.), et de quatre siècles antérieure aux premières inscriptions en vieux-malais et vieux-javanais trouvées à Java.

* Une version indonésienne de ce texte est parue dans le volume consacré à l'histoire du Campa par l'Ecole française d'Extrême-Orient: *Kerajaan Campa*, Balai Pustaka, Jakarta, 1981.

[1] Voir H. R. Van Heekeren, *The Bronze-Iron Age of Indonesia, VKI* XXII,' S Gravenhage, Nijhoff, 1958, notamment la carte de la fig. 1; et surtout le tome I de la *Sejarah Nasional Indonesia*, Departemen P. dan K., 1975, publié sous la direction du Dr R. P. Soejono. Sur les tambours de bronze du Yunnan, voir l'étude de M. Pirazzoli-t'Serstevens, *La civilisation du royaume de Dian à l'époque Han, PEFEO* XCIV, Paris, 1974.

[2] Sur la question de ces anciennes navigations, voir notamment le récent article de P.-Y. Manguin, «The Southeast Asian Ship: An Historical Approach», *Journal of SE Asian Studies*, vol. XI n° 2, Singapour, Sept. 1980.

[3] Sur cette inscription, voir G. Coedès, *Les Etats hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, De Boccard, 1964, p. 96; et, du même auteur: «La plus ancienne inscription en langue chame», in Mél. F. W. Thomas, *New Ind. Antiq.*, extra ser. I, 1939, pp. 46–49.

Persée creative commons

Le plus intéressant n'est peut-être pas tant que le plus ancien document écrit dans une langue austronésienne le soit en cam, mais plutôt qu'il atteste la présence d'une langue de ce groupe dans une région presque entièrement occupée à présent par des langues austro-asiatiques. Le cam qui pendant environ un millénaire (du IVème au XVème s.) fut la langue d'un puissant royaume et d'une grande civilisation, n'est plus parlé comme on sait, à présent, que par des populations minoritaires, installées dans le sud du Viêtnam et au Cambodge: 250.000 personnes environ vers 1970: beaucoup moins sans doute en 1988. Comme les Môns de Basse-Birmanie ou du sud de l'actuelle Thailande, les Cams et leurs cousins pauvres de la montagne, les Jörai et les Rhadé[4], portent témoignage sur le grand fait linguistique de l'histoire de la Péninsule indochinoise: la progression irréversible des langues à tons.[5]

D'un tréfonds commun aux nousantariens du continent et à ceux des archipels, les mythologues reconstruiront peut-être un jour les éléments.[6] Mais en attendant, forcé nous est de nous contenter des informations laconiques des premiers textes écrits et des premières architectures religieuses.

Le fait essentiel est peut-être ici l'apparition simultanée des témoignages de l'«indianisation» en Péninsule et dans l'Archipel. Ils concrétisent pour nous le réseau maritime que nous ne faisions que pressentir et inaugurent un destin commun qui va durer plus d'un millénaire. Il n'est pas sans intérêt de trouver, dans un texte légendaire, récemment recueilli dans la région de Purwodadi Grobogan, sur la côte nord de Java,[7] la grande figure mythique d'Aji Saka reliée à la fois au Campa et à Java. Aji Saka, on le sait, est le héros culturel qui passe pour avoir introduit dans l'Archipel, la culture indienne, et plus précisément, le calendrier (l'ère *çaka*) et l'écriture (les *aksara*). Or cette légende le fait d'abord s'arrêter au Campa, où il épouse la princesse Prabawati; après avoir «civilisé» Java, il y fera finalement venir sa femme et son fils, le jeune prince Prabakusuma, qui régnera après lui. Il ne s'agit bien sûr que d'une tradition orale, mais ce lien entre le Campa et Java, ainsi symbolisé à l'aube de l'ère «indianisée» doit retenir notre attention[8].

[4] Sur les Jörai, voir notamment: P.-B. Lafont, *Lexique Francais-Jarai-Viêtnamien (parler de la Province de Plei Ku)*, *PEFEO* LXIII, Paris, 1968; et J. Dournes, *Coordonnées, Structures Jörai familiales et sociales* Institut d'ethnologie, Paris, 1972.

[5] L'histoire de la langue came ne nous révèle pas seulement le lent recul d'une culture; elle nous apprend aussi comment une langue peut évoluer au point de perdre certaines de ses «structures» fondamentales. Extrêmement instructive de ce point de vue, une comparaison entre les deux dictionnaires cam-français dont nous disposons. Le premier en date, publié en 1906 par E. Aymonier et A. Cabaton (*PEFEO*, Paris, Leroux) souligne les rapprochements avec les autres langues austronésiennes, notamment le malais, et signale l'existence de quatre préfixes et de trois infixes fonctionnant normalement; cependant, celui de G. Moussay *Dictionnaire Cam-Vietnamien-Français* (Phanrang, 1971), ne parle plus d'affixation et signale l'existence de quatre tons pertinents ...

[6] Sur le folklore de l'ancien Campa, voir l'étude de R. A. Stein: *Le Lin-Yi, sa localisation, sa contribution à la formation du Champa et ses liens avec la Chine, Han-Hiue*, vol. II, fasc. 1–3, Pékin, 1947, et surtout l'appendice VII: «Le Folklore ethnographique du Lin-yi» (pp. 241–312).

[7] Le texte, publié par le Ministère de l'Education et de la Culture, est malheureusement donné sans le moindre commentaire: *Asal Mula Sumber Garam Kuwu, Cerita Rakyat dari Daerah Purwodadi Grobogan, Jawa Tengah* «L'origine des salines de Kuwu, une légende de la région de Purwodadi-Grobogan, Java Central», disusun oleh Tim penyusun naskah cerita rakyat Daerah Jawa Tengah, diterbitkan oleh Proyek pengembangan Media Kebudayaan, Ditjen Kebudayaan Departemen Pendidikan dan Kebudayaan RI, s.l.n.d., 69 p.

[8] On peut évidemment supposer qu'il s'est produit localement une superposition du thème d'Aji Saka et de celui de la Putri Cempa, attesté plus tardivement sur le Pasisir, au moment de l'islamisation. Nous serions néanmoins tenté de penser qu'il s'agit ici d'une tradition très ancienne. R. Soekmono a bien signalé l'importance et l'ancienneté du site de Medang Kamulan et de la région de Purwodadi («A Geographical Reconstruction of Northeastern Central

Plus tard, au Xème s., les premiers textes arabes se font l'écho de façon indiscutable des liens unissant le Campa à divers points de l'Archipel. Sur la route qui les mènent à Khanfu, c'est-à-dire à Canton, les bateaux de Basra et de Siraf font escale à Kalah, en Péninsule malaise, ou dans un des ports du roi de Javaga, c'est-à-dire Śrīvijaya, sur la côte sumatranaise, puis ils gagnent l'île de Tiuman «où l'on trouve de l'eau douce» et s'arrêtent invariablement au pays des Cams «d'où vient le bois d'aigle». Dans le livre des *Merveilles de l'Inde*. le Campa est mentionné à sept reprises.[9] Loin de prendre en droiture de Phan-rang à Canton – comme une certaine carte, trop souvent reproduite, de l'étude du Prof Wolters, *Early Indonesian Commerce*, pourrait le laisser croire ... –, les vaisseaux préféraient suivre la côte du Campa et éviter la dangereuse zone des Paracels, considérée comme redoubtable sur les cartes maritimes européennes jusqu' en plein XVIIIème s.

Sur le détail des contacts à haute époque, nous sommes réduits à des conjectures, mais nous savons par ailleurs le lien privilégié qui unit l'espace fou-nanais et Java central. Les souverains de la dynastie Sailendra se posaient en successeurs des rois du Fou-nan et considéraient qu'ils avaient sur cette région comme un droit de suzeraineté; on peut penser qu'ils eurent raison d'un des derniers rois du Tchen-la, ce qui explique qu'en fondant Angkor en 802, le roi khmer Jayavarman II ait eu à déclarer que «le pays des Kambujas n'était plus désormais dépendant de Java»[10]. Des échanges avec les ports de la côte came devaient exister parallèlement. A vrai dire les données épigraphiques sont assez rares sur ce point.

Le *Répertoire onomastique* de L.-C. Damais ne relève le terme *campa* qu'à cinq reprises, dans des inscriptions datées de 762 à 831 çaka, c'est-à-dire de 840 à 909 E.C. La plus ancienne, celle de Kuṭi, originaire de Java est, mentionne les *cĕmpa* à côté des *kling*, des *haryya*, des *singhā* (de Ceylan), des *gola* (du Bengale), des *cwalikā* (du pays tamoul), des *malyalā*, des *karṇnake*, des *rĕman* (du pays môn) et des *kmir*, dans une liste de termes ethniques qualifiant des *wargge dalĕm* ou «domestiques», ce qui dénote un certain brassage, avant même que l'Islam n'intensifie le cosmopolitisme par la pratique de l'esclavage. La plus récente, celle de Kalaḍi, également originaire de Java est, fait directement allusion à des marchands (*banyaga*) originaires du Campa, du pays môn, de Ceylan et de l'Inde, en les assimilant, ce qui est tout à fait curieux aux *kilala* or *kilalān*, c'est-à-dire aux collecteurs de taxes[11].

Java and the Location of Medang» *Indonesia* 4, Cornell Univ., Oct. 1967, pp. 1–7), où des sources salines sont déjà signalées par le *Tang-shu*. D'autre part, la légende rapportée comporte un fort intéressant épisode, qui n'est pas sans rappeler le thème de l'union du conquérant indien avec les forces «chthoniennes» sur lequel les spécialistes du Cambodge ont maintes fois insisté (G. Coedès, *Etats hindousés*, p. 76; E. Porée-Maspéro, «Nouvelle étude sur la Nagi Soma», *Journal Asiatique*, 238, 1950, pp. 237–267). Lors de son premier séjour à Java, Aji Saka prête imprudemment son couteau à la fille d'un paysan, qui oublieuse de ses recommandations, le pose sur ses genoux. Elle en concevra un fils qui se trouve avoir la forme d'un serpent, et reçoit le nom de Baruklinting. Aji Saka repart au Campa, puis revient à Java; fort marri de trouver un rejeton si peu présentable, il lui intime l'ordre de gagner la Mer du sud en progressant sous la surface du sol. De temps à autre, Baruklinting remonte à l'air libre et à chaque fois jaillit une source salée.

[9] Voir la traduction publiée dans le *Mémorial Jean Sauvaget* tome I, Institut français de Damas, 1954, pp. 189 sq.; le Campa est mentionné aux pp. 219, 228, 234, 243, 253, 298 et 309. Voir aussi, également traduite par J. Sauvaget, la *Relation de la Chine et de l'Inde*, Paris, Belles Lettres, 1948, p. 9.

[10] Sur ce point, et d'une façon générale sur les relations entre la Péninsule et Java à cette époque, voir B. Ph. Groslier, *Indochine Carrefour des arts*, Paris, Albin Michel, 1961, pp. 89–99.

[11] Voir L.-C. Damais, *Répertoire onomastique de l'épigraphie javanaise, PEFEO* LXVI, Paris, 1970, pp. 192–193; l'inscription de Kuṭi qui semble être une copie relativement tardive a été publiée par Cohen-Stuart; celle de Kalaḍi est encore inédite.

Un autre terrain d'investigation est celui de l'archéologie comparée. Après les raids javanais en Péninsule qui se situent au cœur du VIIIème s., il est possible de retracer entre les trois grandes nébuleuses culturelles, khmère, came et javanaise, un certain nombre de coincidences, techniques, iconographiques ou stylistiques, qui révèlent indubitablement des échanges et des influences réciproques. On sait par exemple que près d'Angkor, sur le mont Kulen, le Prasat Damrei Krap apparait comme de style nettement cam, et que les roi khmers Jayavarman II et Indravarman (IXème s.) cherchèrent à développer le culte posthume du souverain, «sans doute à l'imitation de Java»[12]. Sur certains points, le style de Preah Ko copie l'art de Java. A une autre pointe de ce triangle, au Campa, l'influence javanaise est également nette dans les monuments de la nouvelle capitale Indrapura, que fonde le roi Indravarman II (875-avant 898), un fervent bouddhiste qui construit le grand ensemble de Dong-duong. Mais en même temps qu'il retrace les liens avec le sud, B.-Ph Groslier montre bien que le Campa regarde aussi vers la Chine, où la sculpture bouddhique est en plein essor depuis les Six Dynasties. Dès cette époque, nous remarquons que tous les grands édifices cams sont en brique, un matériau qui comme on sait s'imposera plus tard à Java et à Sumatra.

Ces liens ténus que nous reconstituons non sans peine pour la période ancienne, deviennent un peu plus apparents avec l'islamisation progressive des réseaux maritimes. Est-ce un hasard si les plus anciens témoignages de l'épigraphie musulmane en Asie du Sud-est ont été précisément trouvés au Campa et à Java est? Aux deux inscriptions coufiques retrouvées «en un point indéterminé du sud de l'actuel Viêtnam» (aujourd'hui disparues), dont l'une était datée de 431 H (1039 E.C.) correspond celle de Léran (7 rajab 475 H. = 2 déc. 1082), toujours visible à l'endroit où elle a été trouvée, à quelques kilomètres de Surabaya[13]. Ainsi se trouve précisé, entre les communautés musulmanes des côtes de la Chine du sud et celles d'Inde et du Moyen-orient, un «axe» Campa-Java est, qui joue peut-être déjà un rôle lors des fameuses expéditions maritimes des Yuan et qui prend surtout toute son importance aux XIVème et XVème s.

C'est bien sûr ici le lieu d'évoquer la légende de la Putri Cempa, une princesse came qui aurait été l'épouse d'un souverain de Mojopahit. L'histoire est contée dans des textes littéraires javanais, tel le *Serat Kanda*, mais le *sengkalan* (chronogramme) qui date sa mort (1320 çaka = 1398/9 E.C.) ne correspond pas à celui de la tombe qui lui est attribuée, sur le site même de l'ancienne cité, et qui est indubitablement 1370 çaka (1448/9)[14]. Le fait intéressant est que cette tombe soit musulmane et que le nom de la Putri Cempa ait été toujours relié au thème de l'introduction de l'Islam à Java. Selon une version de l'histoire[15], la princesse aurait laissé dans son pays d'origine une sœur, mariée à un Arabe. Les deux fils de cette sœur, Raja Pandita et Raden Rahmat, auraient décidé de venir rendre visite à leur

[12] B.-Ph. Groslier, *op. cit.*, p. 93.

[13] Ces épigraphes ont été publiés par P. Ravaisse: «Deux inscriptions coufiques du Campa», *Journal Asiatique*, 2e série, XX 2, oct.-déc. 1922, pp. 247–289; et «L'inscription coufique de Léran à Java», *TBG*, LXV, 1925, 668–703. Sur l'importance des communautés marchandes islamisées en Chine dès l'époque Song, on se reportera à la célèbre étude de Kuwabara Jitsuzō, «On P'u Shou-keng, a man of the Western Regions who was the superintendant of the Trading Ships' Office in Ch'uan-chou towards the end of the Sung Dynasty», *Memoirs of the Research Department of the Tōyō Bunko*, II, 1–79; VII, 1–104, Tokyo, 1928–1935.

[14] Cf. L.-C. Damais, «L'épigraphie musulmane dans le Sud-est asiatique» *BEFEO* LIV, Paris, 1968, pp. 567–604, notamment p. 573.

[15] Cf. H. J. De Graaf & Th. G. Th. Pigeaud, *De eertse Moslimse Vorstendommen op Java, VKI* 69, La Haye, Nijhoff, 1974, pp. 21–24.

tante, installée à Mojopahit, et seraient ainsi devenus les imams des mosquées de Tandes (Gresik) et de Surabaya.

Diverses données textuelles et archéologiques permettent de penser que cette «légende» ne doit pas être trop éloignée de la vérité historique. Le *Nāgarakĕrtāgama* (1365) mentionne évidemment le Campa, à deux reprises, en même temps que le Kāmboja et le Yawana (c'est-à-dire le Viêtnam)[16] et Krom avait déjà signalé l'influence d'un style cam dans le petit Caṇḍi Pari de Java est (1293 çaka = 1371 E.C.)[17]; mais le plus important est peut-être l'ensemble des tombes musulmanes retrouvées dans les cimetières de Tralaya et de Trawulan, tout près de Mojopahit, et dont plusieurs datent de la fin du XIVème s. (la plus ancienne est de 1290 çaka = 1368/9 E.C.)[18]; il n'est pas impossible qu'un examen stylistique plus précis de certaines de ces stèles puisse laisser envisager une influence de l'art cam. Quant à Raden Rahmat, il ne peut s'agir d'un personnage mythique; il fut à l'origine de la communauté musulmane du quartier d'Ampel, qui passe toujours pour être l'une des plus pieuses de la ville de Surabaya, et sa tombe, malheureusement sans inscription, reste le but d'un actif pélerinage. Il est dit avoir épousé une fille de l'adipati de Tuban et ses deux fils, Sunan Drajat et Sunan Bonang continuèrent après lui l'islamisation du Pasisir oriental.

L'invasion du Campa par les Viêtnamiens en 1471 suscita une émigration forcée qu'on ne peut s'empêcher de rapprocher d'événements tout récents. Le souvenir de cette conquête et de la diaspora qui s'en suivit a été conservé dans l'Archipel par au moins deux textes: le *Hikayat Hasanuddin*, qui relate les débuts de l'Islam à Java (et plus particulièrement à Java ouest)[19] et par le *Sejarah Melayu*, les célèbres «annales malaises», dont le chapitre XXI[20] mentionne l'attaque du «roi de Koci», la mort du roi cam Pau Kubah et la fuite de deux de ses fils, Pau Liang qui se réfugie en pays Aceh, et Indra Berma, qui se réfugie à Malaka, à la cour du Sultan Mansur (1458–1477).

Un récent article, bien documenté, s'attache à montrer que l'«islamisation» de la cour came ne fut pas antérieure au XVIIème s.[21]; il ne fait aucun doute cependant que les Musulmans étaient déjà nombreux au Campa dès de XVème s. et il est particulièrement intéressant de noter que les exilés cherchèrent d'abord asile dans les régions où ils savaient que l'Islam était bien implanté: les ports de Java est où Raden Rahmat les avait précédés, les échelles du nord de Sumatra, converties dès la fin du XIIIème s. et bien sûr Malaka devenu Sultanat depuis quelques décennies. A partir de cette époque, la «nation» came se scinde pour ainsi dire en deux. Le gros de la population, resté au pays, s'efforce en dépit des déportations et des mesures d'assimilation, de maintenir son identité, sinon son autonomie, tandis que les émigrés, ceux que l'on pourrait appeller les Cams d'outre-mer, se dispersent en divers points de l'Asie du Sud-est où ils continueront à faire parler d'eux, toujours dans un contexte islamisé. Mutatis mutandis, leur histoire fait penser un peu à celle des aventuriers

[16] Cf. ed. Pigeaud, vol. V, p. 151: *ri Campā Kāmboja*: 15–1–4; *Jambudwīpa Kāmboja Cina Yawana lèn Campa Karṇātakādi*. 83–4–2.

[17] N. J. Krom, *Inleiding tot de Hindoe-Javaansche Kunst*, 2e ed., Den Haag, 1923, tome II, p. 185.

[18] Sur ces sites importants, voir l'étude de L.-C. Damais, «Les tombes musulmanes datées de Tralaya», *BEFEO* XLVIII fasc. 2, Paris, 1957, pp. 353–415.

[19] Du *Hikayat Hasanuddin*, il existe une version javanaise et une version malaise qui ont été éditées par Jan Edel, *Hikajat Hasanoeddin*, thèse Utrecht, Meppel, Ten Brink, 1938; voir surtout pp. 64–98.

[20] Voir notamment l'édition de T. D. Situmorang & A. Teeuw, *Sedjarah Melaju menurut terbitan Abdullah*, Jakarta-Amsterdam, Djambatan, 1952, pp. 174–177.

[21] P.-Y. Manguin, «L'Introduction de l'Islam au Campā», *BEFEO* LXVI, 1979, pp. 255–287.

Bugis qui après la prise de Makassar par les Hollandais et le traité de Bungaya (1667) préfèrent quitter Célèbes pour aller chercher fortune à Java est, à Banten, sur les côtes de Sumatra, jusqu'à Aceh, dans les îles Riau et en Péninsule malaise.

On a pu ainsi retracer pour le XVIème s., la présence de capitaines de vaisseaux cams (*juragan* ou *nakhoda*) à Banten, à Malaka – le *Sejarah Melayu* les mentionnne à deux reprises – à Makassar et jusqu'à Patani, où Fernão Mendes Pinto nous dit les avoir rencontrés[22]. Au XVIIème s., nous retrouvons des aventuriers cams aux côtés du fameux Sultan Ibrahim, le souverain musulman du Cambodge (1642), de même qu'à Ayuthya, au Siam, en 1686, lors de la conjuration ourdie par les Malais et les Makassars contre le roi Narai. A partir de cette époque, «Campa» cesse d'être seulement le nom d'un royaume, celui d'un état aux frontières fragiles reculant pied à pied sur la côte indochinoise; c'est aussi celui d'un vaste réseau tendu entre les principaux carrefours de l'Asie du Sud-est, celui d'un horizon musulman, forcément bien différent de la structure indianisée des origines et que les historiens n'ont pas toujours bien identifié comme tel.

Toute une étude de cette diaspora came serait à faire, comme on a fait celle des Chinois dits d'outre-mer, ou celle des Arabes hadrami. Intéressant de ce point de vue l'ensemble des traditions relatives aux Cams hors du Campa, non seulement à Java et au Cambodge, où ils constituaient récemment encore une minorité active, mais à Aceh et au Kelantan. H. K. J. Cowan a particulièrement envisagé les rapports entre Campa et Aceh[23] et a signalé la confusion qui a pu parfois se faire avec Jĕmpa, le nom de la rivière qui forme la frontière entre Pesangan et Samalanga. Il faut aussi attirer l'attention sur le rôle joué par les échelles de la côte est de la Péninsule malaise dans les échanges entre Java et les communautés cames d'Indochine. De ce point de vue, l'étude de l'histoire du Kelantan est particulièrement attachante[24]. Si les souvenirs d'une influence javanaise y sont assez nombreux (théâtre d'ombres, termes javanais dans le vocabulaire quotidien), les relations avec les Cams ont été également étroites. Il existe notamment un toponyme *Lapangan Cempa* non loin de Kota Baru (c'est là que se trouve à présent l'aérodrome), mais le plus important est que les jeunes Cams du Cambodge soient venus régulièrement faire leurs études religieuses dans les *pesantrén* du Kelantan et que tout récemment leur exode vers l'Europe se soit faite en grande partie après une première étape au Kelantan, auprès de leurs anciens maîtres. Plusieurs familles de réfugiés se sont du reste installées dans un quartier de Kota Baru.

Lorsque l'histoire de ces réseaux – et non pas seulement du «royaume» – sera mieux connue, il sera plus aisé de rendre compte de certains parallélismes récemment signalés entre littérature came et littérature malaise. Depuis les beaux travaux de G. Moussay et de H. Chambert-Loir[25], on sait que certaines épopées existent d'un côté comme de l'autre: aux *Hikayat Dewa Mandu* et *Indraputra* correspondent ainsi, dans la littérature came, un *Dēwāmanō* et un *Inrāpatrā* et l'histoire de Dewa Mandu a d'autre part inspiré des formes

[22] P.-Y. Manguin, *op. cit.*, pp. 276–277.

[23] Voir notamment: H. K. J. Cowan, «Het Atjehsch metrum «sandja» in verband met een tjamsch gedicht», *BKI*, 1933, pp. 149–155.

[24] Nous remercions ici M. Abdurrachman al-Ahmadi qui a attiré notre attention sur l'importance des escales de la «East Coast» sur la route Campa-Java est.

[25] Voir l'étude de G. Moussay sur le *Dēvāmanō* (Mémoire inédit de l'EPHE IVe section, Paris, position de thèse publiée dans l'*Annuaire* 1975–1976) et celle de H. Chambert-Loir, *Hikayat Dewa Mandu, Epopée malaise I, Texte et présentation*, *PEFEO* CXXI, Paris, 1980. Pour aborder la littérature came encore mal connue, consulter P.-B. Lafont, Po Dharma & Nara Vija, *Catalogue des Manuscrits cam des Bibliothèques françaises*. *PEFEO* CXIV, Paris, 1977.

populaires de théâtre dans l'Archipel des Riau et à Kalimantan Ouest[26]. Ainsi apparaît tout un «cycle» brochant à la fois, tout comme celui de Panji que l'on retrouve à Java, comme au Cambodge et au Siam, sur la Péninsule et l'Archipel[27].

L'exemple du réseau cam nous prouve une fois de plus qu'il est grand temps de décloisonner l'histoire de l'Asie du Sud-est et de poser les problèmes à l'échelle de toute la région.

[26] Une troupe de «Mandu» venue de Pontianak s'est ainsi produite au TIM de Jakarta en décembre 1980, à l'occasion du 2ème festival national de théâtre populaire. H. Chambert-Loir a entrepris une recherche sur les origines de ces formes théâtrales dans l'Archipel.

[27] Une autre voie de recherche serait, comme pour les époques plus anciennes, la comparaison des formes artistiques, le Campa ayant pu fort bien une fois de plus servir de relais entre la Chine et Java. Nous songeons en particulier à ce qu'on a pu appeler «l'art musulman du Pasisir», au décor de la tombe du Sunan de Giri par exemple ou à celui de tel panneau décoratif de Sendang Ḍuwur ou de Mantingan.